

FLORENCE VIDAL

MARIE-AMÉLIE
DE BOURBON-SICILE

ÉPOUSE DE LOUIS-PHILIPPE



HISTOIRE
DES
REINES
DE
FRANCE

Pygmalion

Extrait de la publication

R



HISTOIRE
DES
REINES
DE
FRANCE

Dans l'histoire de la France, les femmes, et avant tout les reines, ont souvent régné sur le cœur et l'esprit de leur peuple, bien qu'elles n'aient pas toujours exercé le pouvoir. Pendant quinze siècles, certaines ont joué un rôle prépondérant en se montrant plus lucides, plus préoccupées du bonheur de leurs sujets, sinon plus attentives au rayonnement de la monarchie. Si les rois ont fait la France, on peut dire que les reines l'ont sans doute aimée davantage.

MARIE-AMÉLIE DE BOURBON-SICILE

FLORENCE
VIDAL

Diplômée de l'Institut d'Études Politiques de Paris, maître de conférences à l'ENA, Florence Vidal, auteur de nombreux ouvrages et consultante internationale, est spécialisée dans l'étude des relations franco-italiennes à travers l'Histoire. Elle a publié les biographies d'Élisa Bonaparte et de Caroline Bonaparte chez Pygmalion.

Marie-Amélie, princesse de Naples et de Sicile, née en 1782, et nièce de la reine Marie-Antoinette, épouse, en 1809, Louis-Philippe, alors duc d'Orléans. Elle devient soudainement reine des Français, en 1830, et reste sur le trône jusqu'en 1848. On la présente comme irréprochable en tout. Doit-on pour autant s'agenouiller devant tant de vertus ? En effet, cette souveraine a été plus soucieuse des intérêts et de la fortune de son clan que des graves problèmes sociaux de son époque. Suavement autoritaire, elle a voulu contraindre les siens à vivre selon les valeurs d'un conservatisme aigu, contribuant ainsi largement à mettre en péril la dynastie qu'elle entendait protéger. Faisant appel à de très nombreuses sources, Florence Vidal retrace la vie de cette reine énigmatique qui connut une enfance mouvementée, traversa des temps troublés et termina son existence en exil.

Pygmalion

Extrait de la publication

*Histoire
des Reines de France*

MARIE-AMÉLIE
DE BOURBON-SICILE

Épouse de Louis-Philippe

DU MÊME AUTEUR

- Savoir imaginer*, Robert Laffont, 1977.
La leçon d'imagination, Robert Laffont, 1980.
L'Aloès ferox, Rupture, 1978.
L'instant créatif, Flammarion, 1984, traduit en japonais.
Le management à l'italienne, InterÉditions, 1990, Prix Efficom 1991. Traduit en italien et en japonais.
Les nouvelles stratégies du Japon, InterÉditions, 1995.
L'histoire industrielle de l'Italie, Seli Arslan, 1998.
Les districts industriels italiens, in *Réseaux d'entreprises et territoires*. Documentation française, 2001.
Italiens de prestige à Paris et en Île-de-France (sous la direction de Michele Canonica), CCIF, 2002.
Élisa Bonaparte, Pygmalion, 2005.
Caroline Bonaparte, Pygmalion, 2006.

FLORENCE VIDAL

*Histoire
des Reines de France*

MARIE-AMÉLIE
DE BOURBON-SICILE

Épouse de Louis-Philippe



Pygmalion

Sur simple demande adressée à
Pygmalion, 87 quai Panhard et Levassor 75647 Paris Cedex 13,
vous recevrez gratuitement notre catalogue
qui vous tiendra au courant de nos dernières publications.

© 2010, Pygmalion, département de Flammarion
ISBN 978-2-7564-0076-1

Le Code de la propriété intellectuelle n'autorisant, aux termes de l'article L. 122-5 (2° et 3° a), d'une part, que les « copies ou reproductions strictement réservées à l'usage privé du copiste et non destinées à une utilisation collective » et, d'autre part, que les analyses et les courtes citations dans un but d'exemple et d'illustration, « toute représentation ou reproduction intégrale ou partielle faite sans le consentement de l'auteur ou de ses ayants droit ou ayants cause est illicite » (art. L. 122-4).

Cette représentation ou reproduction, par quelque procédé que ce soit, constituerait donc une contrefaçon sanctionnée par les articles L. 335-2 et suivants du Code de la propriété intellectuelle.

On frémit de penser jusqu'à quel point peuvent vous entraîner les passions lorsqu'on se détourne du droit sentier du devoir.

Marie-Amélie, *Journal*, p. 534.

Amélie n'a jamais été sensible aux questions sociales et a toujours cru en faire assez en distribuant de larges aumônes. Elle connaît peu le peuple et le craint beaucoup.

Isabelle, comtesse de Paris, *La reine Marie-Amélie, grand-mère de l'Europe*, p. 417.

Nous avons appris hier soir, chère et bien-aimée maman, que vous êtes heureusement arrivés en Angleterre, le 29 au soir. Vous êtes sauvés et en sûreté, et je ne puis assez remercier Dieu... Et, il y a huit jours, vous étiez tranquillement installés aux Tuileries. Qui eût pu prévoir une aussi soudaine, aussi irréparable révolution et trois jours après, la République ? Quelle catastrophe, quel malheur, et que les décrets de Dieu sont impénétrables [!...] Ce qui s'est passé confond l'imagination ; et l'on reste anéanti...

Louise, reine des Belges, *La cour de Belgique et la cour de France*, p. 194.

MARIE-AMÉLIE DE BOURBON-SICILE

... Moi, qui ne suis d'aucun parti et qui ne désire que l'ordre, la tranquillité, la stabilité du gouvernement du roi et la continuité de l'état de choses actuel...

Marie-Amélie, *Journal*, p. 259.

Tranquille et retirée chez moi, occupée de mes devoirs domestiques, je ne lis aucun des pamphlets qui paraissent journellement.

Marie-Amélie, *Journal*, p. 266.

C'est le principe conservateur que Marie-Amélie encourageait et développait chez son époux.

Imbert de Saint-Amand, *Marie-Amélie et la cour des Tuileries*, p. 24.

Je ne sais pas pourquoi, je ne me sens pas tranquille. Cependant le roi sait ce qu'il fait.

Victor Hugo, citant Marie-Amélie, *Choses vues*, février 1848, p. 1025.

La reine, accoutumée à céder, se soumit.

Comtesse de Boigne, *Mémoires*, p. 445.

INTRODUCTION

MARIE-AMÉLIE, princesse de Bourbon-Sicile, née à Naples, en 1782, était promise au Dauphin de France, disparu en juin 1789. Devenue, en 1809, l'épouse de Louis-Philippe, duc d'Orléans, cette Italienne sera reine des Français de 1830 à 1848.

Marie-Amélie est présentée le plus souvent comme une sainte : fille irréprochable, épouse irréprochable, mère irréprochable, hôtesse irréprochable, dévote irréprochable, etc. Doit-on pour autant s'agenouiller devant tant de vertus et vénérer celle dont le parcours privé relève de la perfection absolue selon les normes du XIX^e siècle patriarcal ? Un tout autre parti suggère de se poser quelques questions dérangementes au sujet de celle qui fut la première dame de France. Qu'a apporté cette reine des Français au pays gouverné par son mari ? Quel fut son rôle ? On découvre alors que cette souveraine réputée si chrétienne a été plus soucieuse des intérêts et de la fortune de son clan que des problèmes sociaux, économiques et politiques de son époque. Suavement autoritaire, elle a voulu contraindre les siens à vivre selon ses valeurs, celles d'un conservatisme aigu, contribuant ainsi largement à mettre en péril la dynastie qu'elle entendait protéger. Propulsée au sommet du pouvoir, disposant de moyens d'information sans égal, fut-elle concernée par la très effervescente culture de son temps ? Il ne semble pas. Quelles sont les clés d'un tel autisme princier ? Cette question est celle qui se pose lorsque l'on étudie la biographie de cette reine. À partir de sources diverses, de nombreux témoignages, on tentera d'y répondre.

MARIE-AMÉLIE DE BOURBON-SICILE

Pour comprendre Marie-Amélie, nous la suivrons au long de son enfance et de son adolescence auprès de parents – Ferdinand, Bourbon de Naples, et Marie-Caroline, née Habsbourg et sœur de Marie-Antoinette – qui s'estiment souverains de droit divin. À ce titre, ils n'hésitent pas à prendre des mesures répressives extrêmes contre les responsables de la courte révolution de Naples de 1799, vus comme les auteurs d'un crime de lèse-majesté. Au retour d'un bref exil en Sicile, avec l'aide efficace de Nelson et de lady Hamilton, au nom de la raison d'État, ils éliminent toute l'élite locale. Dans l'Europe troublée de l'ère napoléonienne, après un nouvel exil à Palerme, Marie-Amélie craint de rester vieille fille jusqu'au jour où – miracle – elle épouse le duc d'Orléans, lequel, à partir de 1830, prend la place de Charles X et règne sous le nom de Louis-Philippe I^{er}. Marie-Amélie vit des drames personnels (la mort de plusieurs de ses enfants, les attentats contre son mari) qui l'amènent à s'enfermer encore plus dans ses certitudes. Avec la meilleure conscience du monde, animée par de stricts principes religieux, elle contribue à détourner son époux des voies d'un nécessaire réformisme. Les Français n'en peuvent plus. La Révolution de 1848 met fin au régime de la monarchie de Juillet.

En exil en Angleterre, Marie-Amélie termine sa vie, en restant conforme à elle-même.

PREMIÈRE PARTIE¹

Princesse de Bourbon-Sicile

1. Les sources de la première partie proviennent essentiellement des ouvrages d'Alessandro Coletti, d'Harold Acton, d'Auguste Trognon, et de la très abondante correspondance de la reine de Naples, Marie-Caroline.

I

ENFANCE ET ADOLESCENCE

LORS de sa naissance au palais de Caserte, le 26 avril 1782, sa mère, la reine Marie-Caroline de Naples, se serait écriée : « Mon Dieu, encore une fille, encore une fille à marier ! » Réunie autour du berceau de la petite Marie-Amélie-Thérèse de Bourbon-Sicile, un bébé fragile et malingre, la Faculté délivre un diagnostic pessimiste. Néanmoins, tout est tenté pour la sauver. Elle est, au sens premier du terme, « élevée dans du coton », tenue au chaud sous des courtepintes ouatinées. Plusieurs nourrices se succèdent, avant de trouver celle qui conviendra à son allaitement. Enfin, après mille alarmes, l'enfant se développe normalement. Elle ne sait pas encore qu'elle a de bien étranges parents. Des parents terribles aux personnalités atypiques et aux comportements excessifs, face auxquels elle va, de manière inconsciente, commencer à forger son être.

Hérités : des parents particulièrement disparates

Né en 1751, Ferdinand IV de Bourbon, père de Marie-Amélie, est le troisième fils de Charles III, roi de Naples et de Sicile jusqu'en 1759, et de Marie-Amélie de Saxe. Lorsque son père monte sur le trône de l'Espagne et de son vaste empire, Ferdinand a à peine huit ans. Il a deux frères aînés : Philippe, un débile profond, et Charles (futur Charles IV). C'est donc à un âge très précoce que lui, le troisième fils, est nommé Ferdinand IV de Naples et Ferdinand III de Sicile, des royaumes qui demeurent sous le contrôle de Madrid.

Loin de son père et de sa mère, trop jeune pour régner effectivement, il est confié à un conseil de régence, dirigé par le marquis Tanucci¹ et le prince de San Nicandro, grand chambellan. Ce prince, bon cavalier, fine lame, renommé pour sa capacité à lever le coude et pour sa propension au dévergondage crapuleux, est décrit par ses contemporains comme un esprit étroitement mesquin et conformiste. Sous la houlette d'un tel mentor, l'enfant est prioritairement entraîné aux arts de la chasse, de la pêche, du jeu de paume et de l'équitation. Cette forme d'éducation transforme Ferdinand en un sportif rustique qui ne suit qu'avec réticence et indolence les leçons d'un enseignement plus classique, dispensé, au demeurant, par des professeurs émérites, tel le père jésuite Francesco Cardel. Ses goûts le portent vers la compagnie des *lazzari* (misérable racaille des bas quartiers, gueux au soleil, gens sans industrie, plèbe illettrée), des domestiques et des matelots. Avec eux, il parle le dialecte, un dialecte émaillé des expressions les plus triviales et des plaisanteries les plus graveleuses. Sa vie durant, il préférera parler le napolitain plutôt que l'italien. Sa culture littéraire, scientifique et politique reste donc des plus légères. Lui incombe cependant une obligation, celle de s'exercer à la calligraphie, car il doit adresser une lettre hebdomadaire à son père, roi d'Espagne. « C'est avec impatience qu'il attend l'âge de sa majorité, bien plus pour pouvoir accéder à tous les plaisirs que pour avoir le droit de diriger son royaume », diagnostique lord Hamilton, ambassadeur d'Angleterre. Résultat : à seize ans, cessant d'être mineur, Ferdinand assiste en bâillant aux séances du conseil. On prétend qu'il aurait même fait retirer tous les encriers, pour qu'on ne lui impose pas de signer le moindre document officiel. Afin de se décharger de corvées aussi fastidieuses, il a confié son sceau au très compétent, très honnête et très habile ministre Tanucci, afin qu'il en fasse bon usage. Charge que Tanucci accepte volontiers : l'Espagne compte sur lui pour exercer tous les pouvoirs face à ce jeune roi de Naples à l'intelligence restée en friche. Au lieu d'apprendre son métier de dirigeant, l'adolescent souverain s'amuse à renverser des sorbets ou de la marmelade dans le décolleté des dames de la cour. Et il rit à gorge déployée lorsqu'il

1. Bernardo Tanucci : professeur de droit à Pise, ce juriste a la réputation d'être un grand travailleur pragmatique. Il voudrait que le royaume de Naples soit autosuffisant. Il refuse les influences anglaises et françaises. Il hait les Jésuites, souhaite abolir les privilèges pontificaux. Très strict sur les dépenses, on le dit intègre. Pédant, il émaille ses discours de citations latines.

se permet d'émettre des bruits corporels aussi malséants que malsonnants et malodorants. Après avoir trôné sur sa chaise percée, il a pour coutume de convier les courtisans à contempler la sublime perfection de sa royale déjection. Face à tant d'incongruités, Bernardo Tanucci se tait. Que cette Majesté des immondices, cet expert en scatologie et obscénités se divertisse pourvu qu'il ne gouverne pas effectivement, pense-t-il.

Lorsque Marie-Caroline de Habsbourg s'achemine vers Naples pour épouser Ferdinand, elle n'est jamais que la troisième archiduchesse autrichienne en lice pour le poste de reine. Avant elle, il y avait eu Johanna, promise à onze ans, mais malencontreusement morte de la variole. Soucieuse de poursuivre sa stratégie matrimoniale, l'impératrice Marie-Thérèse choisit alors Josepha, sa fille préférée, pour remplacer la défunte. Certes, la perspective de livrer cette exquise adolescente à un personnage aussi peu attrayant et ragoûtant que Ferdinand n'est pas pour la réjouir. Mais, au nom de la raison d'État, cette solution semble la bonne et, à l'automne 1767, les noces se préparent activement. À Vienne, Josepha regarde avec anxiété le portrait de son futur époux que le tout Naples a surnommé « Nasone » (gros nez) en raison de l'importance de son appendice nasal, « Lazzarone » à cause de ses fréquentations douteuses et enfin « Cafone », ce qui désigne un plouc mâtiné de gougnafier, de mufler et de pignouf. Pour inaugurer les festivités, un grand bal est donné à Vienne et c'est Marie-Thérèse qui le préside, faisant là sa première apparition officielle depuis son veuvage. Malheureusement, le mauvais sort s'acharne et, en octobre 1767, en dépit de toutes les prières qui lui sont adressées, Dieu laisse encore la variole faire son œuvre et emporter la jeune princesse dans l'au-delà. La chronique rapporte que, pour célébrer l'événement, un ami de Ferdinand, déguisé en femme, s'est empressé de décorer son visage et ses mains de pastilles de chocolat noir figurant des pustules. Ainsi accommodé, il s'est étendu sur une civière et s'est fait transporter dans les couloirs du palais de Portici, accompagné du roi, porteur d'une chandelle allumée.

Comme il n'y a pas de temps à perdre pour marier Ferdinand, deux mois plus tard, les négociations reprennent de plus belle. Faute de Josepha décédée, faute d'une Marie-Antoinette promise à la France, les diplomates autrichiens et napolitains s'intéressent à l'archiduchesse Amélie. Elle ne convient pas. Trop âgée et de taille trop élevée pour Ferdinand ! Alors, ils fixent leur attention sur

l'archiduchesse Marie-Caroline, susceptible de devenir une parfaite fiancée de substitution. Née à Vienne, en 1752, c'est une jeune fille grande, mince, élégante, au regard énergique et au menton volontaire. Elle a reçu une éducation raffinée, a étudié les sciences, l'histoire, la géographie, le latin, les langues étrangères et tous les arts d'agrément. Régulièrement, elle assiste à la messe et aux vêpres, et ne manque aucun pèlerinage. Sa mère, l'impératrice, considère que la religion la sert, dans la mesure où elle enseigne le sens moral à ses sujets et les rend plus soumis. Elle transmet ce point de vue à sa fille, en qui elle a décelé une tête politique. Pour qu'elle puisse, un jour, exercer pleinement ses talents, une clause du contrat de mariage garantit son entrée au conseil de gouvernement, dès la naissance de son premier fils. Le mariage est programmé pour mai 1768.

Le moins qu'on puisse dire est que l'archiduc Léopold d'Autriche, grand-duc de Toscane, qui accompagne sa sœur à Naples, n'est pas émerveillé à la vue de son futur beau-frère. Il le décrit ainsi à sa mère :

« Un visage très laid, le front bas, le nez énorme, la bouche vulgaire, le menton pointu, les sourcils et les cheveux couleur d'étaupe. Il se tient mal, comme en déséquilibre. Il marche avec les genoux rapprochés et les pieds en dehors. Avec ses mains et cette figure cuite au soleil, il a l'air d'un paysan¹. »

Une fois les cérémonies achevées, la pauvre Marie-Caroline, raffinée jusqu'au bout des ongles, doit accueillir les ardeurs brutales et réitérées de l'époux que les intérêts politiques lui ont imposé. Ferdinand se comporte comme une espèce de fauve, se ruant sur elle et la soumettant à son bon plaisir. « Un vrai martyr. Un véritable enfer et j'ai désiré mourir », écrit-elle à sa gouvernante, la baronne Lerchenfeld. Dieu merci le cauchemar nocturne s'arrête au petit matin, lorsque l'homme qui l'a meurtrie, molestée, mortifiée, se lève d'un bond pour enfiler sa tenue de chasse et s'en aller vaquer à ses occupations préférées. À coup sûr, il est ravi de ses prestations nocturnes. Est-il nécessaire de dire que Ferdinand n'a reçu aucune éducation sentimentale et qu'il ignore tout de la Carte du Tendre. Jusque-là, il a satisfait ses désirs de jeune Priape auprès d'un contingent de bergères, de vachères et de poissonnières. De la chair fraîche mise à sa disposition par son entourage.

1. *In* Coletti, p. 18.

Ferdinand et Marie-Caroline forment un bien étrange couple. Lui, certifié « roi de droit divin », considère qu'il peut agir en tout selon son bon plaisir et consacrer le plus clair de son temps à la chasse et à la pêche, ses obsessions favorites. Elle, selon les directives maternelles, a bien l'intention d'exercer le pouvoir en lieu et place de son époux, afin de mener à bien une politique pro-autrichienne.

Marie-Caroline entend devenir reine de Naples à part entière

Faisant contre mauvaise fortune bon cœur et faute de pouvoir éprouver le moindre plaisir dans la compagnie de son mari, la jeune reine se met à rechercher ailleurs quelques innocentes satisfactions utiles à son épanouissement personnel.

Durant le séjour de son frère, elle a pu visiter avec lui tous les sites remarquables des environs de la capitale : le lac d'Averso, les champs de fouilles archéologiques, les pentes du Vésuve, sans oublier la chapelle édiflée sur le lieu même où saint Janvier, patron de Naples, avait convaincu des bêtes sauvages de se coucher à ses pieds. Marie-Caroline commence à aimer les paysages de son royaume, surtout le bord de mer et la route du Pausilippe où l'on peut faire des haltes à l'ombre des pins et jouir de la fraîcheur de l'air marin. Cette baie, que l'on proclame la plus belle du monde, elle l'aperçoit en s'éveillant le matin, que ce soit de la terrasse du palais royal ou des fenêtres de ses résidences de Portici et Capodimonte. Ces vues soignent l'âme.

Fine mouche, la reine commence à rechercher des informations sur son environnement politique. Son principal instructeur est Francesco d'Aquino, prince Caramanico, un érudit qui l'instruit sur toutes les provinces – Campanie, Pouilles, Calabre, Sicile – de ce royaume, dont elle ne connaît encore que Naples, sa capitale. Celle-ci est alors l'une des villes les plus peuplées d'Europe. Considérée comme une grosse tête sur un corps malingre (le sud italien), c'est un univers complexe et composite. Selon la légende, la cité a été fondée par la sirène Parthénope qui lui a légué l'art du chant (de la *canzonetta* à l'opéra). L'histoire indique que s'y sont succédé les Phéniciens, les Grecs, les Romains, les Goths, les Lombards, les Angevins, les Normands, les Espagnols. Des palais aristocratiques

voisinent avec des masures. Cosmopolite, la métropole parthéno-péenne fourmille d'intellectuels de haute volée qui, le plus souvent affiliés à la franc-maçonnerie, s'activent pour répandre les Lumières en ce bas monde. Un autre des interlocuteurs de choix de Marie-Caroline est lord William Hamilton, féru d'archéologie et de volcanologie. Après d'elle encore, la marquise de San Marco, une femme à l'esprit libre qui appartient à une loge féminine. Elle aurait pour amant Kaunitz, ambassadeur d'Autriche à Naples. La reine converse aussi avec des jeunes aristocrates qui semblent mourir d'ennui lorsqu'ils sont invités au palais. Du coup, elle considère avec sévérité la cour de Naples. C'est décidé, elle en fera une cour européenne de premier plan, qui attirera artistes et intellectuels. Elle y donnera des fêtes, des réceptions, des concerts, des bals, des spectacles. Mille projets s'agissent dans sa tête. Elle commence à revoir les aménagements du palais en ce sens. De son côté le roi, étonné par la culture et l'énergie de sa trépidante épouse, découvre, sans y pénétrer pour autant, un monde où l'on consomme son temps à satisfaire d'étranges manies, comme celles de la lecture et du débat d'idées. Il lui plaît de répéter à la ronde : « Ma femme sait tout. » Si elle ne ressent pas pour son mari la moindre attirance physique, Marie-Caroline finit par accepter – ou fait semblant d'accepter – son comportement fruste et l'appelle « mon grand sot ».

En revanche, la reine trouve un adversaire sur son chemin : le ministre Tanucci, septuagénaire ventripotent, qui, cependant, n'ose pas trop récriminer. Que peut-il faire, sinon admonester gentiment Ferdinand et écrire à Madrid des lettres alarmistes où il déclare que la jeune souveraine et son entourage lui sont hostiles ? Il faut dire que Marie-Caroline ne supporte plus de l'entendre faire des discours moralisateurs ou exalter, avec une insupportable nostalgie, les infinies vertus du roi Charles, grand constructeur, initiateur de réformes lorsqu'il était vice-roi de Naples. Marie-Caroline entend bien se débarrasser de ce vieux chien de garde de l'Espagne.

En mars 1769, Joseph II, empereur d'Autriche, vient rendre visite à sa sœur. Parcourant la ville incognito, il aperçoit des ruelles jonchées d'immondices où une plèbe analphabète croupit, survivant dans des conditions de misère sordide et d'hygiène plus qu'approximative. Scandalisé, il laisse entendre à Marie-Caroline que ce n'est pas une cour luxueuse qui doit faire l'orgueil des souverains, mais leur capacité à servir leur peuple. Pour se rapprocher de Ferdinand, il se contraint à jouer avec lui au ballon et à colin-maillard. Ce

Mise en page
PCA
44400 Rezé

N° d'édition : L.01EUCN000101.N001
Dépôt légal : janvier 2010

